



**Hawliyat is the official peer-reviewed journal of the Faculty of Arts and Social Sciences at the University of Balamand. It publishes articles from the field of Humanities.**

**Journal Name:** Hawliyat

**ISSN:** 1684-6605

**Title:** Of “Rat Extermination” as Phenomenology in Relation with Michel Henry’s “The Young Officer”

**Authors:** Mangala Al-Charif

**To cite this document:**

Al-Charif, M. (2019). Of “Rat Extermination” as Phenomenology in Relation with Michel Henry’s “The Young Officer”. *Hawliyat*, 8, 185-208.  
<https://doi.org/10.31377/haw.v8i0.341>

**Permanent link to this document:** DOI: <https://doi.org/10.31377/haw.v8i0.341>

Hawliyat uses the Creative Commons license CC BY-NC-SA that lets you remix, transform, and build upon the material for non-commercial purposes. However, any derivative work must be licensed under the same license as the original.



# De la «dératisation» comme phénoménologie A propos du «Jeune Officier» de Michel Henry

---

Mangala El Charif  
Université de Balamand

Le récit de la dératisation conçue et réalisée par un jeune officier sur l'avis de guerre sur lequel il est nouvellement reçu: voici une esquisse possible de définition de l'œuvre de Michel Henry, *Le jeune officier*<sup>(1)</sup>!

L'usage du mot «récit» en dépit de «histoire» souligne le cachet littéraire et artistique du livre. Cependant, ce qui est reprochable à cette tentative de définition, c'est le fait que tout en mettant en valeur l'importance du texte racontant, par rapport à ce qu'il raconte, elle renferme une dévalorisation indirecte de l'histoire.

Tel est en réalité le résultat d'une lecture distraite et oisive qui, cachant fréquemment la portée réelle d'une œuvre littéraire, nous dérobe dans *Le jeune officier* l'intention philosophique de son auteur. En joignant l'utile à l'agréable, Michel Henry nous apprend que l'écriture - et du fait même la lecture - est un moyen privilégié de communication, d'éducation et de transcendance.

L'objet de cette étude est de dégager à travers la démarche phénoménologique, les structures profondes de la pensée philosophique qui a imbibé *Le jeune officier*, pour montrer par la suite comment cette œuvre - comme d'ailleurs toute œuvre littéraire méritant ce titre - est un océan qu'il faut savoir défier et conquérir pour extraire ses richesses intérieures.

---

(1) Le renvoi à cette œuvre se fait à la fin de chaque citation par l'indication de la page correspondante.

## I - La méditation cartésienne

De prime abord, nous nous permettons de revenir à un des grands philosophes français du XVII<sup>e</sup> siècle, René Descartes - «Le premier philosophe qui a accompli une réduction phénoménologique» (Husserl, 1991: 146) - et plus précisément à son *Discours de la méthode* où il fait le récit de la démarche suivie pour bien conduire sa raison afin d'établir une comparaison entre cette méthode et celle adoptée par le jeune officier en vue de faire la dératisation. Mais avant de procéder à ce parallélisme, expliquons pourquoi avoir pensé à la possibilité d'établir une relation entre la méthode cartésienne et celle du jeune officier:

1 - Descartes représente le courant rationaliste, c'est-à-dire le courant où la primauté est accordée à la raison. «Il est, dit Jean -François Revel dans la préface du *Discours de la méthode*, avec une quasi - unanimité considéré à la fois comme un modèle de rigueur intellectuelle et comme le fondateur du rationalisme moderne» (Revel, 1992:7). Or, cette même primauté se trouve accordée à la raison par le jeune officier. A la confusion grandissante qui «envahissait (son esprit) quand il pensait à la tâche qu'on lui avait imposée» et «dans laquelle entraient sans doute une bonne part d'ironie» par exemple, il a entrevu une solution très raisonnable, dans ce sens qu'elle lui est d'un avantage considérable: il avait décidé de «prendre la tâche comme telle et de répondre à la plaisanterie par la plaisanterie, et à l'humour par l'humour, en affectant de (s') adonner à (son) nouvel emploi avec le plus grand zèle» (p. 27).

2 - Chez Descartes, la première exigence est d'ordre méthodologique à tel point que le mot «cartésien» est devenu «synonyme de méthodique et de logiquement cohérent» (Revel, 1992:7); et c'est ce même souci de méthodologie qu'on retrouve chez le jeune officier. Son raisonnement procède par méthode<sup>(2)</sup>: il entrevoit un plan de travail (p. 87) et éprouve la nécessité d'un «travail intérieur d'élaboration» (p. 87).

3 - Descartes s'est inspiré du modèle mathématique. «La méthode cartésienne s'éclaire, écrit Jean-François Revel, dès qu'on tient compte du modèle

(2) Ce souci de méthode est mis en valeur dans l'œuvre à travers des phrases comme:

- «Un point pourtant, me semblait devoir être étudié en premier lieu: la lutte contre les rats avait - elle vraiment une importance spéciale (...)? Si je répondais oui à une telle question, tout devenait invraisemblable (...) Si encore on m'avait pris comme adjoint (...) cette décision (...) m'aurait surpris» (p. 23).

- «Le jeune débutant que j'étais devait raisonnablement se tourner vers la seconde hypothèse et se demander si (...)» (p. 25).

qu'il avait présent à l'esprit en l'énonçant: le modèle mathématique» (Revel, 1992: 33-34). De même pour le jeune officier; on a fait de lui dans cette œuvre un pur mathématicien pour qui toute affaire est un problème scientifique à résoudre. D'abord, la tâche qu'on lui impose est pour lui semblable à un «devoir» donné par ses «vieux professeurs de mathématiques» (p. 25). Ensuite, la guerre contre les rats nécessite un recours à des calculs de toutes sortes, une évaluation des forces en présence et une détermination de leurs possibilités véritables (p. 93). Ce calcul doit être très minutieux car une faute à sa base fausse sûrement le résultat du problème [«Peut être y avait-il une faute à la base de tout mon calcul» (p. 166)]: Le jeune officier donne un pourcentage précis des rongeurs qui sont nés au bord du bâtiment et qui y restent jusqu'à leur mort par rapport au nombre de ceux qui y existent (p. 99), refuse de se baser sur des chiffres qu'il lui est impossible d'évaluer (p. 99) et parle de «courbe représentative de la progression géométrique du nombre des rats» (p. 101) etc.

Passons maintenant à la méthode cartésienne.

Il s'agit de commencer à «Zéro» et d'aller du plus simple, du plus évident au plus complexe. Les principes tels qu'ils figurent dans le «Discours de la Méthode» (Descartes, 1992: 110-111) sont les suivants:

- Le premier est de «ne recevoir jamais aucune chose pour vraie qu'on ne la connusse évidemment être telle: c'est-à-dire éviter soigneusement la précipitation et la prévention et ne comprendre rien de plus en ses jugements que ce qui se présenterait si clairement et si distinctement à son esprit qu'on n'eusse aucune occasion de le mettre en doute.» → **Partir de l'évidence.**

- Le second est de «diviser chacune des difficultés qu'on examinerait en autant de parcelles qu'il se pourrait, et qu'il serait requis pour les mieux résoudre». → **Diviser les difficultés complexes en d'autres moins complexes.**

- Le troisième est «de conduire par ordre ses pensées, en commençant par les objets les plus simples et les plus aisés à connaître, pour monter peu à peu comme par degrés jusques à la connaissance des plus composés». → **Chaque problème résolu servira de base pour résoudre un autre plus difficile.**

Revenons au jeune officier:

1 - Il a construit son raisonnement sur les évidences (première loi de Descartes): comme il n'est évident que ce qui triomphe au doute, dans cette première étape de son raisonnement, le jeune officier va pratiquer *l'Epoché* et l'exercer comme méthode - le doute n'est pas donc sceptique; il est une opération de la pensée employée comme instrument pour faire le vide momentané et

ne garder que ce qui est certain. Il va commencer par douter de tout, et même de la présence des rats. Comme première étape il lui fallait, disait - il, «savoir d'abord s'il y a vraiment des rats sur ce bateau».

2 - Il a divisé les difficultés (deuxième principe de Descartes): le jeune officier ne se précipite pas à la réalisation de la tâche. La première question qu'il s'est posée n'était pas celle de la méthode à appliquer, ni même celle de la possibilité d'exterminer les rats. Sa démarche est très lente. Il procède par étapes; et ce n'est qu'après avoir atteint l'objectif de chaque étape isolée qu'il passe à l'autre.

a - Il s'assure de la présence des rongeurs.

b - Il s'assure du danger qu'ils causent (p. 115).

c - Il précise la nature des difficultés de la lutte qu'on lui a confiée:

- Les méthodes d'asphyxie, d'empoisonnement et d'extermination d'un seul coup sont inefficaces et dangereuses (p. 97).

- Personne ne peut l'aider dans cette tâche: s'il voulait persévérer dans la recherche, il lui fallait la poursuivre seul (p. 61).

d - Il réfléchit aux raisons de l'échec des procédés de dératisation essayés jusqu'à présent et trouve leur défaut commun (p. 116).

e - Il pense à une méthode qui n'a pas ce défaut (p. 117).

f - Il applique cette nouvelle méthode - fruit d'un travail prolongé (p.115).

3 - Chaque problème résolu lui sert de base pour résoudre un autre plus difficile (troisième principe de Descartes):

- Au niveau théorique, le problème de la mise en place d'une bonne méthode de dératisation se base sur celui des causes de l'échec des procédés antérieurement appliqués (p. 116-117).

- Au niveau pratique, les deux moments importants du plan conçu pour la dératisation qui sont d'une part, la lutte intérieure et l'organisation de la famine et, d'autre part, l'évacuation des rats sont très interdépendants et solidaires l'un de l'autre (p. 134).

## II - Le dépassement de l'exemple cartésien

Jusque là, le jeune officier semble appliquer la méthode de Descartes. Tout ce qui précède met en valeur son cogito cartésien. Cependant, un dépassement de l'exemple cartésien se réalise à travers l'importance accordée à l'objet de la pensée (le cogitatum) et la réalisation du rapport entre la pensée (le cogito) et son objet (le cogitatum).

La méditation qui nous a paru dans un premier temps «cartésienne» est



donc purement et simplement «phénoménologique», la réduction phénoménologique étant «le commencement de toute philosophie scientifique authentique et le point d'où jaillit tout problème philosophique authentique» (Husserl, 1991:146). L'«entreprise [de Michel Henry] ne s'inscrit [donc] pas dans la ligne de la tradition ouverte par Descartes - qui accomplit la réduction phénoménologique «pour l'abandonner aussitôt après» (Husserl, 1991:146) - Il rompt bien plutôt avec elle et c'est en la dépassant qu'il l'achève» (Dufour-Kowalska, 1980:13).

### *1 - L'importance accordée au cogitatum*

Comme par réaction au cartésianisme trop «idéaliste», la phénoménologie de Michel Henry préconise un retour aux choses elles - mêmes. Sa pensée «échappe au cercle qui marque les entreprises absolues en philosophie, c'est-à-dire celles qui prétendent éclairer l'absolu lui - même» (Dufour-Kowalska, 1980:27), «la philosophie qu'il prescrit est l'ontologie, (...) , une science entièrement livrée à son objet» (Dufour-Kowalska, 1980:27).

Au niveau de l'œuvre, ceci se traduit par la situation concrète voire existentielle que Michel Henry nous propose. «Les rats sont toujours le centre de vos méditations» dit le commandant au jeune officier dès le début du roman (p. 18-19). Michel Henry incite la pensée à viser un «ob-jet» réel «posé devant» celui qui cherche à l'interpréter, un objet qu'on doit viser dans sa réalité la plus banale<sup>(3)</sup> et qu'il ne faut jamais perdre de vue. Même quand il monte au pont supérieur afin de se distraire un peu, «l'image des rats» ne quitte pas le jeune officier, «ni la certitude qu'au moment même où il respire à pleins poumons et dilate ses narines comme un pur sang qui frémit, les affreux rongeurs poursuivent dans les soutes et les doubles - fonds leur œuvre souterraine de destruction» et «apprend que la solitude (n'est pour lui qu') un moyen de penser plus librement, d'accomplir (sa) tâche et de trouver le procédé qui lui permettra de se débarrasser... de la présence des rats» (p. 75-76).

Et, la nuit, la présence de l'objet de sa pensée lui cause des insomnies: «les rats sont toujours là, qui s'appêtent à profiter du sommeil des hommes pour se livrer à leurs hideux instincts et à leur débauche effrénée» (p. 78).

---

(3) Le «jeune officier est ramené à l'étude du caractère des rats, de leurs habitudes et de toutes les choses nécessaires à leur subsistance» (p. 121).

## 2 - La réalisation du rapport cogito - cogitatum

Or, l'objet n'existe pas sans sujet qui se l'objecte (Henry, 1995:77) et n'a de valeur que dans ce sens qu'il déclenche la pensée. «Il se constitue dans sa relation au sujet» et «ne devient ce qu'il est que par l'opération du sujet qui le pose comme tel» (Dufour-Kowalska, 1980:34). Le cogitatum est important non indépendamment du sujet pensant mais comme objet projeté par sa conscience; et comme «toute conscience, dit Michel Henry reprenant la formule husserlienne classique, est conscience de quelque chose» (Dufour-Kowalska, 1980:93), c'est la tâche imposée au jeune officier qui a déclenché sa pensée. L'action de penser et l'objet de la pensée se trouvent ainsi au même pied d'égalité. L'objet et le sujet sont donc comme les deux faces d'une même médaille. Gabrielle Dufour-Kowalska parle de la «relation indivisible de deux termes» (Dufour-Kowalska, 1980:34). La signification ontologique du dualisme apparaît alors clairement: la conscience, ou le sujet en tant que relation à l'objet, est l'être de l'objet, le fondement de la présence de l'étant, elle constitue l'être de l'étant» (Dufour-Kowalska, 1980:35). Voilà un rapport nouveau qui reconcilie l'esprit et le monde et qui n'existait ni chez Descartes ni dans la pensée occidentale traditionnelle. Tout cela a permis à certains de définir sa philosophie «nouvelle» comme une «anti-philosophie» (Dufour-Kowalska, 1980:31).

## III - Le phénomène de l'être

Michel Henry affirme dans *L'Essence de la Manifestation* que «l'être n'est un phénomène que s'il est à distance de soi» (Henry, 1990:81) et que c'est le «fait d'apparaître» qui «confie à toute chose son être» (Henry, 1990:65). «La manifestation, c'est l'essence, et l'essence, c'est la manifestation» (Forthomme, 16:16). «Etre veut (donc) dire apparaître, se montrer» (Henry, 1995:6) mais «l'extériorité désigne-t-elle l'essence de l'être?» (Henry, 1995:6). Cette question qui nous vient à l'esprit à la lecture du roman de Michel Henry m'a poussée à considérer le phénomène de l'être dans sa phénoménalité c'est-à-dire tel qu'il se présente.

### 1 - L'apparent jeu des extrêmes

Une première approche du texte permet une identification directe et évidente d'un jeu des extrêmes. Phénoménologiquement parlant, tout dans l'œuvre de Michel Henry est poussé à sa limite. Le phénomène qui est à la base même de toute l'œuvre - dans ce sens qu'il guide et déclenche tous les autres -, celui de la dératisation, suit cette logique: la lutte contre les rats est une tâche très banale mais cependant d'extrême importance. D'autant plus, je dirai que dans sa

banalité, elle touche à l'insignifiance, à l'absurdité même; et dans son importance, elle devient un problème de survie: toute la vie sur le navire est conditionnée par elle; l'auteur note «l'étendue du péril» causé par «la population murine». Les moyens de défense adoptés obéissent à cette même logique: les recherches des services les plus compétents n'ont pas abouti à mettre au point des moyens de lutte alors que l'ignorance de toute méthode d'un jeune officier, «le plus inexpérimenté» et «le plus ignorant»<sup>(4)</sup>, a pu mener à la lutte la plus efficace. Et c'est l'abondance même des méthodes compétentes qui fait signe de leur faillite. Les sentiments du personnage sont aussi à la limite de l'excessif. Entre la plus grande ivresse et le plus grand découragement, il n'y a pas d'état intermédiaire. L'auteur fait passer son personnage dans le cadre du même instant de la totale échec à la totale ivresse de la victoire.

Cependant, les limites qui attirent Michel Henry plus que toutes autres sont:

#### **a - Celle de l'efficacité et de l'inefficacité**

Entre l'efficacité et l'inefficacité, pas de situation intermédiaire. De l'absolue inefficacité d'une méthode pourtant très sophistiquée - la technique de destruction des rats par asphyxie a risqué de produire une épidémie: son inconvénient majeur est qu'elle nous débarrasse des «maudits rongeurs» mais pas de leurs «corps pourrissants» dans les trous et les recoins inaccessibles où ils constituent des foyers de putréfaction d'autant plus dangereux qu'on ne peut les atteindre ni par conséquent les détruire - on passe à l'efficacité émerveillante d'une méthode très modeste qui se réfère à des phénomènes élémentaires, ceux de la nutrition et de la reproduction: la méthode adoptée par le jeune officier a un rendement étonnant par rapport à sa modestie.

#### **b - Celle de l'hésitation et de la sûreté**

L'efficacité de la méthode qu'il adopte - garantie par le personnage à certains moments - fournit à son exécuteur une assurance et un repos intérieur mais momentané. Contre la peur de l'échec, celui-ci agit dans une sorte d'état maladif. Son hésitation au sujet de l'efficacité de sa méthode lui cause des insomnies et le met dans un état de phobie. De l'extrême absolu de sûreté, le personnage passe à l'extrême souffreteux de l'hésitation.

---

(4) Le choix même du personnage obéit à ce jeu. L'usage du superlatif «le plus inexpérimenté» et «le plus ignorant» est à noter.



### c - Celle du réel et de l'irréel

L'auteur pousse le réel à sa limite, à la limite de l'irréel. Il joue sur le vrai invraisemblable à tel point que, à certains moments, le lecteur sent qu'il triche pour faire gagner le personnage. Il omet par exemple la possibilité d'une autre attitude des rats, ce qui sera aussi réel.

Tout cela nous déroute parfois en tant que lecteurs. Mais, une déroute semblable a lieu chez le personnage lui-même lors du passage invisible du rat. Entre l'interprétation physique du phénomène - «un quelconque phénomène naturel qu'un physicien aurait parfaitement expliqué» - et son interprétation «illusoire» - «pass(age de) quelque chose d'invisible» -, le personnage reste indécis: «Il suffit de savoir ce que c'est, direz-vous, pour que tout effroi disparaisse; une telle appréhension ne signifie rien». Entre la réalité de la vision et son irréalité - possibilité d'hallucination -, le personnage s'égare complètement.

### 2 - La dissociation essence / apparence

Ce jeu des extrêmes dont nous avons parlé n'est en réalité qu'un moyen utilisé par Michel Henry pour mettre en valeur le phénomène de la dissociation entre l'essence et l'apparence. Une classification «du matériel» de la partie précédente (III.1) nous fournit le tableau suivant:

	Apparence	Essence
<b>La dératisation</b>	tâche banale	tâche d'extrême importance
<b>Les moyens de dératisation</b>	inefficaces	de grande efficacité
<b>L'officier</b>	complètement incompétent (ignorant + inexpérimenté)	très compétent (vision claire)
<b>Les sentiments</b>	arbitraires et insensés	très logiques (liberté)
<b>Le réel</b>	invraisemblable	Vrai

Peut-être serait-il inutile d'interpréter le premier et le dernier point du tableau, leur interprétation relevant de l'évidence parce que la dissociation entre l'être et le paraître de la tâche imposée au personnage est claire, et celle entre l'être et le paraître du réel s'explique par le vrai-invraisemblable. Cependant, une bonne explication est à faire pour mettre en relief ce phénomène par rapport aux autres niveaux.

Pour commencer avec les moyens de dératisation, je dirai que, apparemment inefficaces, ils sont en réalité d'une efficacité incomparable. Ils ont été un stade intermédiaire indispensable pour mener la dératisation. Leur inefficacité à

court terme ne doit pas nous dérouter. Le jeune officier n'aurait jamais pu faire la dératisation seul; et c'est à la lumière de tout le travail mené avant lui qu'il a conçu son propre plan d'action.

Ensuite, à l'apparence complètement incompétente du jeune officier s'oppose une essence compétente dont l'origine réside dans l'esprit libre et la vision simple du personnage. Dr. Arthus, dans un de ses livres sur l'adolescence, met en valeur l'avantage de telles vision et esprit. Il dit: «Il est facile de remarquer la puissance d'observation des petits: elle est même parfois extraordinaire, et de très jeunes enfants sont capables d'observer des détails que les plus grands ne remarqueraient point, on dirait qu'ils ont l'esprit libre pour recueillir les sensations provenant du dehors, d'autant plus qu'ils en savent moins que les plus grands sur une quantité de choses. N'ayant pas d'idées préconçues, ils sont plus capables de voir juste». Et il ajoute: «On m'a raconté qu'un ethnologue de grande expérience avait sur son bureau une pierre vaguement taillée provenant d'une sépulture ancienne: il n'était jamais parvenu à lui reconnaître la moindre valeur représentative, et pourtant, il sentait bien qu'il y avait quelque chose qui échappait à son sens habituel dans ce domaine. Son petit-fils, âgé de 5 ans, venant à découvrir cet objet, s'écria aussitôt: «le joli petit ours!» Et c'était évident: une fois qu'on l'avait reconnu, l'image de cet animal était très clairement représentée. Mais il avait fallu la vision simple et directe de l'enfant pour la découvrir» (Arthus, 1966: 152-153). Bien que le discours du professeur concerne l'adolescence, il me paraît défendable de s'en servir pour expliquer mon point de vue - confirmé d'ailleurs par la phrase du commandant: «la logique ne peut rien» (p. 17) - surtout que la phénoménologie se définit comme «école de naïveté» (Bachelard, 1978:4).

Quant au caractère insensé des sentiments du personnage, il n'est - comme mon discours vient déjà de l'avancer - qu'apparent. C'est l'apparence du phénomène de «liberté». Pour m'expliquer davantage, je me trouve dans la contrainte de faire allusion à Jean Paul Sartre, le philosophe de la liberté. Sartre dit que pour l'homme, la liberté est une certitude en même temps triomphante et angoissée (Contact, 1973:244). En exerçant sa liberté et en sachant que «les fins et les valeurs ne sont telles que par (sa) liberté», l'homme s'enivre de joie mais s'angoisse cependant de découvrir que cette liberté est absolue, qu'elle «n'est jamais sollicitée, ni entravée par rien» (Hyppolite, 1991:767) et qu'elle pose des valeurs qui n'ont d'autre source qu'elle même. Le jeune officier était content d'être lui, et lui seul, le «chef qui devait présider à l'organisation du grand combat contre les rats» et de voir «placés sous ses ordres», «tous ceux qui étaient appelés à y participer» (p. 24); mais aux moments de solitude, quand il se

retrouve seul dans sa cabine, la prise de conscience de cette liberté dont la situation lui impose l'exercice, l'angoisse. Cette angoisse devient d'autant plus grandissante que le personnage s'avère dans l'impossibilité de se masquer à soi le caractère absolu de cette liberté et la grande responsabilité qu'elle lui fait porter<sup>(5)</sup>. Tout devient plus compliqué encore quand toutes les circonstances s'avèrent contre la pratique de sa «mauvaise foi». Dans un temps où la présence même fictive d'un «appui» lui «était indispensable» (p. 145), le jeune officier se trouvait parfaitement seul et responsable: personne «ne pouvait (lui) être d'aucun secours dans la tâche qu'(il) ven(ait) d'entreprendre». «J'avais espéré, sans trop me l'avouer, que les autres me viendraient en aide» dit-il (p. 60) mais «il était évident qu'il me fallait poursuivre seul» ajoute-il (p. 61).

Et lors de la cérémonie, l'adoption de son plan «sans réserve» (p. 149) de la part du commandant lui a fait comprendre avec certitude que l'«épreuve suprême» (p. 159) qui les attendait était son épreuve à lui: celle de sa liberté et qu'il viendrait un moment où «le fruit de ce(tte liberté) serait devant (lui) et où il (lui) faudrait le goûter: goût suave du succès ou amertume de la défaite» (p. 158). Notons bien que la perspective de la liberté - comme sous l'influence de la phénoménologie - n'est pas celle d'une liberté idéaliste et absolue. Si l'élément essentiel de sa philosophie est l'acte, cet acte n'est pas absolu; il découle d'un choix imposé par une situation dans laquelle se trouve pris le protagoniste (dans l'œuvre c'est la situation sur le navire). D'ailleurs Sartre ne parle de liberté que dans les limites d'une situation.

### 3 - *L'être entre l'essence et l'apparence*

Un lecteur naïf décelant cette dissociation essence/apparence risquerait de mal comprendre le phénomène de l'être. Selon *L'Essence de la Manifestation*, «l'essence doit être la manifestation» (Forthomme, 16:41). La dissociation dont on parle ne contredit pas le concept de l'être comme extériorité, comme on risque de le croire. «Le concept de l'être comme extériorité ne résulte pas d'une vue immédiate et naïve de la conscience commune» (Henry, 1995:7) «Il n'y a pas de rupture fondamentale entre l'être de ce qui apparaît et ce qui apparaît, entre le phénomène et l'essence, entre ce qui se montre et ce qui serait caché, ce qui se montre est ce qui serait caché, mais qui se révèle à soi-même. On ne cherche pas ici quelque chose qui serait derrière le phénomène» (Forthomme, 16:16). La phénoménologie est une science non une métaphysique ou une abs-

(5) Il s'agit de l'impossibilité de pratiquer la «mauvaise foi» pour reprendre l'expression sartrienne.

traction et elle ne peut par suite avoir certitude que de ce qui apparaît à notre conscience. Il faut donc partir des apparences, les réfléchir, pour arriver à leur essence - ce qu'a fait d'ailleurs, le jeune officier.

#### *4 - La maîtrise du phénomène*

##### **a - Par le commun des hommes**

La maîtrise d'un tel phénomène n'est pas toujours facile pour le commun des hommes:

- La brève visite de l'avis de guerre au port est incompréhensible pour les autorités maritimes, et leur information sur les intentions réelles «leur paraît(tra), dans la meilleure hypothèse,... dans le cas assez improbable où elles auraient admis (la) sincérité,... tout à fait incompréhensible et quelque peu saugrenue.» (p. 176).

- La méditation du jeune officier sur la méthode et le plan de son travail était vue par l'équipage du navire comme «incompréhensible inaction» (p. 82) et une promenade tranquille pour admirer le paysage (p. 86).

##### **b - Par le personnage**

Le personnage essentiel semble bien maîtriser les bases de ce phénomène et contribue à mettre en valeur l'incarnation du principe de l'être de l'objet qui réside pour Michel Henry dans son apparence autant que dans son essence: il savait que sa méditation passe pour oisiveté pour les membres de l'équipage et que son travail d'inspection, de surveillance et de contrôle, malgré son sérieux, paraîtra pour les autres officiers comme une décharge de toute mission spéciale (p. 155-156). La révélation de son être réel lors de la cérémonie, à travers le discours est d'autant plus mise en valeur que l'apparence qu'il avait volontairement accepté qu'on lui attribue était celle de l'«incompétence» et de l'«inaction» (p. 82).

#### **IV - La réalité phénoménologique du corps**

Le corps a toujours été pour certains philosophes l'objet d'une négation et d'un dépassement. Le dualisme de l'esprit et du monde des corps est devenu chez eux un dualisme du sujet humain, de l'ego et de son corps (Kuhn, 16:101). La philosophie du corps de Michel Henry tel qu'elle se trouve illustrée dans l'œuvre, quoique implicitement, représente une rupture radicale avec ces horizons philosophiques. Le corps est une réalité phénoménologique que le jeune officier se trouve dans la contrainte de prendre en considération pour pouvoir



mener la dératisation [les rats sont pour lui des corps vivants. Il parle d'un «exode de corps» (p. 169)]. Dans sa méditation, il se trouve contraint d'interroger d'abord le corps qu'on vit dans l'existence quotidienne. Il se réfère à des phénomènes élémentaires comme ceux de la nutrition et de la reproduction. Les trois conditions fondamentales de l'existence des rats (les «besoins considérables en nourriture», ceux «qui concernent l'eau» et les «aventures génitales») constituent les «atouts maîtres dans son jeu» (p. 121). Cependant, la réalité phénoménologique du corps ne se trouve pas réduite à un «étant naturel» (Kuhn, 16:101). C'est sur le «corps agissant» (Kuhn, 16:102) que l'accent est mis dans l'œuvre:

### *1 - Un corps agissant sur l'individu*

- Les rongeurs sont des animaux qui obéissent aveuglément à un système d'instincts et de forces obscures dont ils sont les jouets et qu'ils ignorent absolument (p.94) mais non étrangers au phénomène de leur corps.

- C'est la faiblesse de son corps (la vieillesse et le cœur cardiaque) qui a agi sur le rat et déterminé son décès (p. 183-184) mais, encore une fois, l'action de ce corps n'est pas étrangère à lui.

### *2 - Un corps agissant sur les autres*

Peut-être est-il ici significatif de faire remarquer l'action des corps même pourrisants sur l'équipage (p.48). C'est l'action des corps des rongeurs qui est la plus néfaste. Par suite, ce n'est pas en «fais(ant) appel à (un) moyen extravagant ou artificiel» (p. 129-130) mais en se basant sur la réalité du «corps agissant» que le jeune officier a bâti son plan final. Sa victoire, il l'obtient plus avec le secret consentement des rats que contre eux. Autrement dit, faisant preuve de sa compréhension de la phénoménalité du «corps agissant», il ne cherche pas à l'offenser mais, par ruse, le mène à agir selon son profit. Ce triomphe, dit le personnage (p. 120), «nous l'obtiendrons... avec leur secret consentement que contre eux... nous aurons recours à la ruse ou à la persuasion plutôt qu'à je ne sais quelle violence théâtrale et entière. Nous composerons avec les rats,..., ainsi le veut ma rigueur». «En supprimant les conditions nécessaires à sa subsistance» (p. 125), le «corps agissant» qu'ils sont donnera aux rats «l'idée d'aller chercher leur fortune ailleurs» (p.132).



## V - Le rapport phénoménologique à autrui

### 1 - L'équivalence Je - corps

L'œuvre s'ouvre sur l'appel du commandant du jeune officier et la mise en valeur du soin accordé par ce dernier à son apparence extérieure avant la rencontre du chef: «je passai rapidement dans ma chambre afin de vérifier la correction de ma tenue», «j'essayai tant bien que mal de mettre un peu d'ordre dans ma chevelure», «je me servais (de la poudre rose) pour me brosser les dents», «il me fallut encore un bon moment pour trouver une brosse et redonner à mes habits un aspect décent» (p. 9-10). Et tout au long de l'œuvre, le lecteur peut remarquer l'intérêt accordé par Michel Henry à l'apparence physique de ses personnages. La première présentation du médecin par exemple se fait à partir de l'extérieur: «celui-ci était un homme énorme et sa stature gigantesque jointe à un tempérament grasseux lui donnait une apparence monstrueuse et presque repoussante» (p. 32). Or, dans une œuvre philosophique telle que celle de Michel Henry rien n'est gratuit. Il serait même trop naïf de prendre à la légère un tel détail: ce procédé narratologique met en valeur un principe éminent de la philosophie de l'auteur; celui de l'identité être / corps exprimée clairement dans son affirmation «je suis mon corps» (Dufour-Kowalska, 1980:100), principe qu'on retrouve chez Husserl dans sa notion d'«être corporel» (Patocka, 1992:189) et sur lequel il s'accorde avec Nietzsche qui affirme que «le corps n'est pas une chose que j'ai, mais que je suis» (Patocka, 1992:19).

### 2 - Le Je point milieu, centre d'environnement

Le personnage parle à la première personne du singulier et dit «Je». Cependant, l'expression n'a rien de lyrique dans ce sens que son usage est de dimension philosophique: disant «Je», le jeune officier se situe «en tant que point milieu, pour ainsi dire en tant que point - zéro du système de coordonnées à partir duquel il considère, ordonne et connaît toutes les choses du monde» (Husserl, 1991:97). Il est le «centre d'un environnement» (Husserl, 1991:90). D'ailleurs, l'entend-on dire lors de la cérémonie pour fêter le passage de la ligne «Je constituais l'un des principaux centres d'attraction» (p. 89) ou lors de la scène finale «...Tous les regards étaient tournés vers moi» (p. 191); et tout au long de l'œuvre, les images du centre et du cercle soulignées par l'usage de «autour de moi» sont dominantes:

«Je sentais grandir *autour de moi* une attente impatiente» (p. 85) «Ces officiers expérimentés que je vois autour de moi» (p. 16).

### 3 - *Le Tu, point d'environnement*

Considérons le passage suivant: «Je gagnai aussitôt les passavants (...) j'aperçus alors, à l'autre extrémité du pont, un matelot dont je n'avais pas remarqué la présence tant il semblait faire partie de ce monde nautique et se fondre avec les choses qui m'entouraient». (p. 21). Le «Je» trouve dans «son environnement» un autre corps auquel «appartient à nouveau un je, mais un je autre, étranger» (Husserl, 1991:95) pour reprendre une expression de Husserl. Cet autre Je n'est pas un «point milieu, mais un point d'environnement» (Husserl, 1991:96). L'idée est bien explicitée dans l'expression: «il semblait *faire partie du monde* nautique et se fondre avec les choses qui m'entouraient» (p. 21). Face au corps «propre» du «Je» «centre d'environnement», tous les autres corps ont la même classification dans «le système des coordonnées» (Husserl, 1991:97): ils sont tous classés dans la catégorie de «corps étrangers» (Husserl, 1991:95). C'est ce qui explique l'impression du jeune officier, de son retour sur le pont, d'être devant le même marin qu'il avait vu tout à l'heure. «Je retournai sur le pont, (...). Le marin que j'avais vu tout à l'heure (du moins il me semblait que c'était le même) se tenait toujours là...» dit-il (p. 35). Le même principe régit le rapport rats-hommes. C'est pourquoi l'équipe qui doit garder les passerelles lors de l'évacuation des rats «devait se cacher pour ne pas effrayer les animaux qui voudraient sortir» (p. 161). Au regard de la phénoménologie, il n'y a donc pas de différence entre corps humain et corps animal. Pour Michel Henry, les rats sont des «êtres» au même titre que les hommes. Il parle d'«êtres que nous voulons annihiler» (p. 55) et d'«espèce qui existe sur notre globe au même titre que celle des singes ou des hommes» (p. 34).

### 4 - *Le rapport conflictuel Je - Tu*

#### a - Sur le plan interne (entre eux - mêmes)

Husserl affirme que le «Je», dans sa relation aux autres, «va voir les corps (étrangers) en tant que porteurs de sujets - je» (Husserl, 1991:95). Voici en fait une présentation très idéale du rapport à autrui parce que sur le plan de la pratique, rien ne se passe de la sorte. Les «corps étrangers» sont la plupart des temps pris comme objets - support de nos propres idées. Tel est le cas qui se présente dans *Le jeune officier* de Michel Henry:

- Le commandant fait dire au jeune officier lors de sa première rencontre avec lui: «Si vraiment c'est là une tâche essentielle, (...), comment se fait-il qu'elle me soit confiée à moi, (...), plutôt qu'à l'un de ces officiers expérimentés

que je vois autour de moi et qui me dépassent infiniment par leur connaissance (...)» (p. 15). Or d'habitude, et quelque inexpérimenté, novice et ignorant qu'on soit, on ne sent jamais - ou peut - être que trop rarement - qu'un autre est mieux qualifié que nous et plus habile pour accomplir une tâche qu'on nous a confiée.

- A la fin de son discours, le jeune officier essayait en vain de «lire sur le visage des différents convives l'effet produit par (ses) paroles. Chacun semblait absorbé par ses pensées et le regard baissé, contemplait (...) le vin d'or qui fumait sur la table» et «personne ne permit à ses sentiments intimes de s'exprimer». Cependant, il lui semblait «qu'au fond d'eux-mêmes, la plupart des officiers étaient assez sceptiques sur l'efficacité du plan qu'(il) avait développé». (p. 142). Le scepticisme, rien ne l'affirme ou le prouve; le jeune officier fait de ses convives le support de son propre doute sur l'efficacité du plan.

- Au moment de l'attente finale, le jeune officier cherche à nous convaincre que le commandant partage son sentiment et ses craintes alors que le silence et le visage impassible de celui-ci soulignent l'incommunicabilité de ses pensées: «Le commandant, (...), gardait le silence, mais, si son visage restait impassible, son regard anxieux disait assez qu'il partageait mon sentiment et que ses craintes étaient fort semblables aux miennes» (p. 163).

- A la dernière scène du livre, le jeune officier explique l'immobilité de l'Amiral près de l'échelle comme désir de prolonger la cérémonie: «L'Amiral s'immobilisa près de l'échelle (...). Il hésitait à descendre, comme s'il désirait prolonger cette trop brève cérémonie» (p. 192) alors que cela, du fait que la temporalité dans un cas pareil est intérieure et relative aux individus, ne peut être que son propre désir.

- Durant le moment intermédiaire entre la présentation de la tâche et «le discours de la méthode» à suivre, une grande contradiction concernant l'attitude des autres et leurs sentiments met en valeur leur qualité d'objet support des différentes impressions du personnage:

- Le jeune officier raconte: «Je sentais grandir autour de moi une attente impatiente et inquiète (...). On voulait savoir (...) si je comptais faire quelque chose, s'il y avait quelque chose à faire» (p. 85-86) alors qu'il venait de dire, quelques pages avant: «peut être mes camarades auraient - ils pris le parti de se moquer de moi et de ma prétention à venir à bout d'une tâche aussi chimérique qu'ambitieuse» (p. 62).
- Et, à un autre moment de l'œuvre, il rapporte ce qu'il pense être dit de lui: «Le préposé à cette lourde tâche ne prenait aucune mesure d'aucune sorte et se promenait tranquillement en admirant le paysage» (p. 86) alors qu'il venait d'affirmer un peu plus tôt «mon entourage manifestait une sorte de

tristesse à me voir prendre la chose avec tant de sérieux» (p. 62).

- Et, tout devient plus évident quand il fait du cadavre du rat, cet objet dépourvu de vie, un support vigoureux de ses angoisses et de sa peur: «Je remarquai l'œil de la bête qui était tourné vers moi; il me semblait qu'il voyait encore et (...) ce regard vide (...) exprimait (...) quelque chose de plus affreux encore qu'aucun homme n'a jamais éprouvé sans quoi il serait tombé fou ou mort à l'instant même» (p. 181).

#### **b - Sur le plan externe (face aux choses du monde)**

Husserl affirme dans *Problèmes fondamentaux de la phénoménologie* que «chacun a autour de soi le même monde, et, éventuellement, plusieurs voient la même chose, le même morceau du monde, mais chacun a son apparition de chose; pour chacun la même chose apparaît à chaque fois, selon l'emplacement différent dans l'espace, d'une autre manière. La chose a son devant et son derrière, son dessus et son dessous. Et mon devant de la chose est, pour les autres, éventuellement derrière, etc. Mais c'est la même chose avec les mêmes propriétés» (Husserl, 1991:98). L'œuvre de Michel Henry atteste ce même point de vue:

- Le commandant dit au jeune officier lors de sa première rencontre avec lui: «...vous pourrez constater que tous les commandants ne partagent pas mon point de vue et que beaucoup parmi eux ne prêtent aux rats qu'une attention secondaire ou souriante» (p. 13).

- Il exprime aussi son mécontentement de l'attitude du médecin qui envisage le problème des rats avec légèreté: «Le Docteur du bord ne prend pas au sérieux un tel état de choses» (p. 14).

- Le jeune officier lui même affirme qu'il existait une différence fondamentale entre (les) façons d'envisager le problème des rats» (p. 61-62).

Cependant, Michel Henry ne semble pas s'accorder avec Husserl sur le fait que «sur tout cela, les je, ou bien, disons, les hommes se comprennent les uns parmi les autres... et échang[ent] [leurs] jugements dans une compréhension mutuelle avec les autres» (Husserl, 1991:96). Le commandant, n'arrivant pas à partager avec les autres commandants son point de vue, les critique, les qualifie de «faux commandants» et les dévalorise en disant: «J'ose le dire, ce sont là de faux commandants et, bien qu'ils soient revêtus du même uniforme que le mien, et qu'ils remplissent aux yeux de l'Administration une fonction analogue, je ne saurais trop vous mettre en garde contre eux» (p. 13). Et, sur le Docteur il affirme: «Vous savez comme moi que rien n'est plus inconscient qu'un médecin



dès qu'il est question de maladies et, d'une manière générale, de tout ce qui devrait faire l'objet de son activité et de ses soins» (p. 14). En même temps, le Docteur affirme: «notre commandant... a une étrange lubie. Il s'est mis dans la tête de détruire tous les rats de ce navire... il ne faut pas aller contre la volonté de la nature... il n'y a aucune raison de vouloir (les) supprimer. Le mieux est de vivre en bonne intelligence avec ces animaux» (p. 34). Le jeune officier, lui, n'arrivant pas à trouver l'écho de sa pensée chez les autres, sent un intervalle se creuser entre lui et eux - «les hommes qui étaient assis à mes côtés, à la même table, ne constituaient plus des interlocuteurs possibles et, bien que nous fusions appelés à remplir les jours suivants les mêmes occupations et les mêmes tâches, c'était comme si celles-ci ne devaient pas s'accomplir dans le même monde. (Un) sentiment d'un intervalle se creusait entre nous, malgré le repas pris en commun, et ces fêtes encore toutes proches qui d'ordinaire rapprochent les humains». (p. 145) «une distance infranchissable se creusa donc entre nous malgré les sympathies d'ordre individuel que nous pouvions éprouver les uns pour les autres». (p. 64) - et souffre de la solitude: «Si toutefois j'ai souffert d'une solitude dont je n'ai jamais pu me débarrasser et qui, au contraire, est allée en s'aggravant, c'est qu'il est apparu de plus en plus clairement que nous ne pouvions nous comprendre...» (p. 61-62).

Tout espoir de trouver quelqu'un qui puisse avoir notre même point de vue est ainsi banni de l'œuvre de Michel Henry. L'impression de trouver quelqu'un qui partage nos mêmes idées ne demeure qu'une illusion, un «paraître être» (Husserl, 1991:161) non «valable», conditionné par quelque facteur extérieur: «nous ne faisons semblant de partager son point de vue qu'en raison de la déférence et du respect qui sont dus à son rang» (p. 34).

## 5 - *L'atténuation du conflit*

### a - Sur le plan interne

C'est notre silence qui mène autrui à interpréter nos intentions et nos actions à sa guise, à nous réduire donc à l'état d'objet support d'une pensée qui nous est étrangère. La communication s'avère ainsi le seul moyen efficace pour atténuer le conflit entre les hommes. Voilà peut-être ce qu'a voulu dire Michel Henry - quoique un peu timidement - à travers la phrase:

«Je devrai *choisir et faire savoir* à tous que je me donne corps et âme à la tâche qui m'a été confiée...» (p. 77)

Le parallélisme d'égalité établi entre le fait de choisir et savoir faire que



souligne l'usage de la conjonction de coordination «et» marque une fois de plus dans l'œuvre l'importance du paraître comme moyen de connaissance de l'être.

### **b - Sur le plan externe**

Si une atténuation du conflit est possible sur le plan externe, elle ne peut avoir lieu que grâce à l'affectivité «intérieure au moi» et «constitu[ant] (...) le fondement ontologique de tous ses pouvoirs» (Dufour-Kowalska, 1980:97): «Lorsque je *sentais* ainsi le regard du commandant se poser sur moi et sur mon obscur labeur, il me *semblait* que parvenait jusqu'à moi le *rayonnement d'une immense bonté*(...) bien qu'il me fût impossible de discerner dans le noir les traits de son visage...» (p. 156). Mais comme elle est indépendante de la volonté - «En tant qu'il leur est intérieur comme leur être, comme constituant leur réalité même, le sentiment ne saurait dépendre du vouloir ou de son exercice, de l'action, ni être produit par eux» (Henry, 1990:814) - peut-être est-il un «sentiment bien bas» (p. 29) de compter sur elle pour résoudre nos conflits sur le plan externe. Le «mieux (serait) donc de ne pas trop (s)'occuper de ce que les autres (pourraient) penser... et d'essayer de parvenir (seul) à une solution satisfaisante (pour soi)» (p. 68).

## **VI - La conscience de l'auteur dans son rapport à l'espace et au temps.**

### *1 - L'espace*

Si l'on considère le contenu de l'œuvre de son début (p. 9) jusqu'au discours de l'officier (p. 92) qui coïncide avec la fin de sa réflexion, on remarque qu'il est conforme au plan suivant:

- p. 9 → p.20 : entretien du jeune officier avec le commandant.
- p. 21 → p. 32 : méditation (1) du jeune officier.
- p. 32 → p. 35 : entretien du jeune officier avec le médecin.
- p. 35 → p. 37 : méditation (2) du jeune officier.
- p. 37 → p. 58 : entretien du jeune officier avec le commissaire  
(p. 58 → p. 68: narration)
- p. 69 → p. 78 : méditation (3) du jeune officier.  
(p. 78 → p. 22 : narration)

Notons qu'après les entretiens mis en valeur dans ce plan, le jeune officier a recours à la méditation. La première semble se faire comme par hasard sur le pont du navire («j'allai m'accouder au bastingage» p. 21), lieu qui fit du bien au personnage («l'air du large me fit du bien» p. 21); et la deuxième se déroule aussi sur le pont. Comme sous l'action d'une force invisible, le personnage est

conduit à l'endroit de sa première méditation («Je retournai sur le pont» p. 35) et encore une fois, le lieu lui fit du bien («l'immense présence de la mer me fit du bien» p. 35). Quant à la troisième, nous ne savons rien de l'endroit où elle se déroule mais elle aborde la question du lieu des méditations antécédantes et a pour objet<sup>(6)</sup> le phénomène d'attraction qu'exerce ce lieu sur le personnage («la mer (...) m'attirait» p. 69). Et c'est à ce niveau, que son choix de l'espace de la méditation commence à s'éclaircir pour le jeune officier. Il commence à réaliser pourquoi cet endroit lui est nécessaire pour la méditation («J'aimais le pont supérieur (...) comme un lieu où est susceptible de se réaliser ce qu'on doit accomplir. Cet endroit me devint si nécessaire que je pris l'habitude d'y revenir» p. 78). Il est solitaire, calme et ouvert<sup>(7)</sup>.

Or, si le jeune officier opte pour cet espace et non pour sa chambre, c'est que le dernier attribut de cet espace manque à celle - ci:

Le pont	La chambre
lieu solitaire	lieu solitaire
lieu calme	lieu calme
lieu ouvert	lieu fermé - «quatre murs» (p.69) - «dans ma chambre (...) j'éprouv(ais) une sensation d'étouffement. Une cabine étroite ne me semblait pas propice aux méditations fructueuses» (p. 69)

(6) Le *cogito* a toujours un *cogitatum* avec lequel il entre en état de dépendance.

(7) - Solitaire: - «Il est désert» (p. 21).  
- «Au risque de rencontrer quelqu'un, je m'échappais... sur les passavants» (p.69).  
- «La mer tout autour de vous était déserte» (p. 73).  
- Calme: - «J'ai besoin de calme» (p. 21).  
- «C'est (...) au milieu de ce silence (que) l'idée des rats s'imposa à mon esprit» (p. 22).  
- «Un silence qui rendait perceptibles (...) les vrais bruits» (p. 77).  
- Ouvert: - Horizontalement:  
- «Le regard qui se pose sur la surface lisse des eaux glisse sur elles et se porte jusqu'à l'horizon sans rencontrer d'obstacles» (p. 22).  
- «Autour de moi, c'était (...) un espace sans bornes sans limites» (p. 71).  
- Verticalement:  
- «Je me trouvais suspendu entre le ciel et l'eau» (p. 71).  
- «permettre de prendre mon essor vers le ciel» (p. 74).

Tout ce qui précède accentue l'importance qu'on doit accorder au rapport de la conscience du personnage qui médite sur les phénomènes, à l'espace de sa méditation et attire notre attention sur les caractéristiques du lieu propice à la méditation.

## 2 - *Le temps*

Le temps est un facteur à prendre en considération lors de la méditation des phénomènes. C'est un temps compté à celui qui médite. «Ce travail intérieur d'élaboration réclamait du temps, un temps qui m'était compté maintenant» dit le jeune officier (p. 87). Et une fois la méditation terminée, le déroulement temporel de l'opération qu'elle a préparée doit s'effectuer d'une façon satisfaisante («nous n'avons une chance d'aboutir que si... le déroulement temporel de l'opération s'effectue de façon satisfaisante» p. 144) puisque les phénomènes obéissent au règne du temps: le délai entre l'organisation de la famine et l'évacuation des rats est à prendre en considération; le «corps agissant» obéissant aux phénomènes élémentaires n'agit selon le profit du jeune officier que dans un «délai juste» (p. 144).

Or, nous tenons ici à signaler que le temps dont on parle n'est ni celui du personnage, ni celui du récit. Il est un temps extérieur, indépendant des individus: c'est le temps phénoménal qui n'est jamais identique aux deux premiers temps évoqués. Le temps du personnage est en rapport avec son état d'âme. Lors de l'attente du résultat final de son plan, le temps semble s'arrêter pour le jeune officier anxieux. Le temps du récit s'organise à la volonté de l'auteur. Celui-ci, pour mettre en valeur un événement particulier qui s'est déroulé en deux minutes peut en parler dans des dizaines de pages tandis qu'il fait «ellipse» de toute une série d'autres événements qu'il juge sans valeur. Quant au temps phénoménal, c'est celui qui est nécessaire pour l'apparition ou le déroulement d'un phénomène particulier.

## VII - *La méditation du lecteur*

Comme nous avons consacré une première partie de ce travail à la méditation du personnage, il nous a semblé pertinent de consacrer une dernière partie à celle du lecteur que nous sommes.

Le texte de l'œuvre qui exprime la pensée de l'auteur interpelle notre cogito. Phénoménologiquement parlant, je dirai que l'œuvre et notre conscience de lecteur sont très dépendants; la conscience étant déclenchée par la lecture de

l'œuvre, et l'œuvre n'existant que pour un lecteur qui la pense<sup>(8)</sup>. Cependant, à ce niveau surgit une interrogation importante: si, chez tout lecteur qui pense le texte, cogito et cogitatum sont aussi dépendants l'un de l'autre, l'approche que fait le cogito du cogitatum est - elle la même pour tout lecteur? Je m'explique davantage: une lecture de *La lettre volée* de Edgar Poe<sup>(9)</sup> m'a permis de voir les mêmes phénomènes mis en valeur dans cette œuvre.

Dans cette nouvelle de Poe, un certain document de grande importance et mettant en question l'honneur et la sécurité d'une personne du plus haut rang (une lettre) fut soustrait dans les appartements royaux. Le voleur est connu de la personne volée; c'est une personnalité politique, plus clairement le ministre (D...), et il sait que la personne volée connaît qu'il est le voleur et la tient en son pouvoir. La personne volée est de jour en jour plus convaincue de la nécessité de récupérer sa lettre. Poussée au désespoir, elle charge M.G..., le préfet de police de la commission. L'affaire est apparemment très simple (tout comme le paraît l'affaire de dératisation); cependant toute simple qu'elle est, elle le déroute complètement. Il a fait, et pendant trois mois, une recherche très minutieuse à l'hôtel du ministre. Ses hommes ont pris le temps et ont cherché partout mais en vain. C'est ce qu'il confiera lui même à Dupin lors de sa première rencontre avec lui. Ce dernier va parvenir ingénieusement, et par simple procédé d'analyse à trouver la lettre que le ministre, pour cacher, avait eu recours à l'expédient le plus ingénieux du monde, qui était de ne même pas essayer de la cacher.

Considérons la méditation du Dupin:

- Dupin construit son raisonnement sur les évidences:

● Première évidence: le document est soustrait

- Il n'est pas dans la cour.
- On a informé la police.
- La personne volée l'a vu être volé

● Deuxième évidence: le voleur est le ministre D...

- la personne volée l'a vu voler «celà est hors du doute» (p. 93).

● Troisième évidence: ce document est toujours en sa possession

- «Il est clair que la lettre est toujours en sa possession»
- «On sait que le document est toujours en sa posses-

(8) Dans le journal des *Faux Monnayeurs*, André Gide s'interroge sur la réaction de ses futurs lecteurs et déclare: «Je n'écris que pour être relu».

(9) Deuxième nouvelle des *Histoires extraordinaires* d'Edgar Poe.

sion... cela est clairement déduit de la nature du document et de la non-apparition de certains résultats qui surgiraient immédiatement s'il sortait des mains du voleur» (p. 93).

- Il a divisé les difficultés.

Dupin ne commence pas directement à se questionner sur la place de la lettre; il procède par étapes: Il constate que le document est soustrait, se questionne sur l'identité du voleur et s'assure qu'il est D..., raisonne pour voir si le document est toujours en sa possession ou pas et juge qu'il l'est toujours et, en dernier lieu, il se demande où est le document.

- Chaque problème résolu lui sert de base pour résoudre un autre plus difficile:

- Il n'affirme que la lettre est avec le ministre qu'après avoir passé par un stade où il découvre que c'est lui qui l'a volée. Chaque étape sert ainsi de base à l'étape qui va suivre. Voilà un parallélisme avec le troisième principe cartésien avec la seule différence qu'il s'agit ici d'étapes et non de problèmes.
- Un autre exemple montrant que chaque étape résolue lui sert de base pour passer à une étape plus difficile: l'étape de la recherche minutieuse à l'hôtel du ministre; il se dit: la recherche est faite à l'hôtel et c'est une recherche minutieuse. La recherche est faite par quelqu'un d'autre, c'est vrai; mais c'est un quelqu'un en qui on peut avoir confiance: «Si la lettre avait été cachée dans le rayon de leur investigation, ces gaillards, l'auraient trouvée, cela ne fait pas pour moi l'ombre d'un doute» (p. 102) (le jeune officier se base aussi sur les recherches faites avant lui) → étape résolue.

Cela dit, il va bâtir la suite de son raisonnement.

- ou bien la lettre est à l'hôtel.

- ou bien elle n'est pas à l'hôtel.

Or, d'une part, la lettre ne doit pas être à l'extérieur de l'hôtel «celà n'est guère possible» (p. 96), elle est évidemment en lui et d'autre part, si elle est à l'hôtel, elle doit être dans un lieu où la police n'a pas cherché.

Notons ici que c'est la tâche imposée à Dupin: l'objet de sa recherche, qui déclenche sa cogitatio et s'avère ainsi aussi importante que lui.

Mais comme dans un telle affaire (comme l'était d'ailleurs le cas dans l'affaire de dératisation) la stratégie gagnante est toujours celle du raisonneur le plus fin et le plus perspicace, il ne faut pas se laisser rouler en se fiant au «paraître» parfois déroutant: le préfet avait fait la description minutieuse de l'aspect de la



lettre où le sceau était petit et rouge avec les armes duccales de la famille S... L'écriture était hardie, décidée et caractérisée; la lettre que Dupin a vu jetée dans le compartiment du porte carte avait un sceau large et noir avec le chiffre D... La suscription était d'une écriture féminine. A propos de la lettre sur la table, le texte est incertain mais Dupin est certain. Entre les deux lettres, il n'y a apparemment qu'un point de ressemblance: la dimension. Les apparences auraient donc pu dérouter Dupin. Cependant, tout en comptant sur l'apparence pour arriver à l'être, il a pu fuir au jeu des apparences trompeuses. Le caractère «excessif» des différences, fondamentales en somme, la saleté, l'état déplorable du papier, fripé et déchiré, a mené Dupin à déduire, et avec certitude qu'il s'agit de la même lettre.

La parenté entre la structure de la pensée de Poe et celle de Henry est très évidente. Cependant, j'arrête là mon propos; car pour revenir à mon point de départ, et suivre la logique qui m'a menée à ouvrir cette petite parenthèse, je tiens à poser la question suivante: Michel Henry et Edgar Poe ont - ils vraiment les mêmes structures de pensée ou bien c'est la subjectivité du lecteur - dans ce sens que c'est sa conscience qui considère l'œuvre et qui ne voit que ce qui la motive - qui le mène à voir les choses comme telles? Voici une question en rapport avec la phénoménologie de l'être dont on a beaucoup parlé dans le cadre de ce travail; mais quel est l'être dans cette apparence?

Dans son œuvre, Michel Henry fait preuve de son talent de philosophe. Il imbibe son récit de ses idées philosophiques et met en valeur les structures de sa pensée à travers ceux de son personnage. La lecture de son roman met notre conscience en rapport avec l'œuvre comme la conscience du jeune officier est en rapport avec la dératisation. La seule différence est que ce rapport fut imposé au jeune officier alors qu'il est libre pour le lecteur tant qu'il n'est pas engagé dans son exercice intellectuel de lecture. Cependant, le profit du lecteur me semble dépasser de loin celui du personnage. Ses lectures sont pour lui des occasions de rencontres fructueuses avec les autres mais aussi avec soi. Tout cela me conduit à affirmer avec Francis Bacon: «Si l'invention du vaisseau qui porte d'un endroit à un autre les richesses et les agréments de la vie, qui associe les régions les plus éloignées les unes des autres, passe pour une invention si noble, combien doit-on exalter les livres, qui comme les navires, traversent les vastes mers du temps, et qui font participer les âges les plus lointains à la sagesse, aux lumières, aux découvertes les uns les autres».

## BIBLIOGRAPHIE

**I - Texte de base:**

- Henry, Michel (1954): *Le Jeune Officier*, Paris, Gallimard.

**II - Références:**

- 1 - Arthus, André (1966): *Adolescence*, Paris, Les Editions Ouvrières.
- 2 - Bachelard, Gaston (1978): *La Poétique de la Rêverie*, Paris, P.U.F.
- 3 - Contact, Michel & RYBALKA, Michel (1973): *Sartre: Un Théâtre de Situations*, Paris, Idées / Gallimard.
- 4 - Descartes, René (1992): *Discours de la Méthode*, Paris, Le Livre de Poche.
- 5 - Dufour - Kowalska, Gabrielle (1980): *Michel Henry, un philosophe de la Vie et de la Praxis*, Paris, Librairie philosophique J.Vrin.
- 6 - Forthomme, Bernard: «Manifestation et affectivité selon Michel Henry», *Annales de philosophie 16*, Beyrouth, Ed. de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de l'Université Saint-Joseph.
- 7 - Husserl, Edmund (1991): *Problèmes fondamentaux de phénoménologie*, Paris, P.U.F.
- 8 - Henry, Michel (1990): *L'Essence de la Manifestation*, Paris, P.U.F.
- 9 - Henry, Michel (1995): *Vie et Révélation*, Beyrouth, Ed. de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de l'Université Saint-Joseph.
- 10 - Hyppolite, Jean (1991): *Figures de la pensée philosophique*, Paris, Quadrige / P.U.F.
- 11 - Kuhn, Rolf: «Besoin de culture et culture du besoin», *Annales de philosophie 16*, Beyrouth, Ed. de la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de l'Université Saint-Joseph.
- 12 - Patocka, Jan (1992): *Introduction à la phénoménologie de Husserl*, Grenoble, Ed. Jérôme Million.
- 13 - Poe, Edgar (1973): *Histoires Extraordinaires*, France, Gallimard.
- 14 - Revel, Jean-François (1992): «Descartes inutile et incertain», *Discours de la Méthode*, Paris, Le Livre de Poche.